

Absis est une auteure qui a écrit sur le cinéma dans Libération, elle a collaboré aux revues Sorcières, Camera-Stylo, Noir sur Blanc. Absis a également réalisé deux films expérimentaux Cygne I et Cygne II et a publié sous le nom de Catherine Anthony La prostitution clandestine et L'amour aujourd'hui au Cherche Midi éditeur.

Absis : Le Parc de Saint-Cloud

Depuis peu elle a quitté la prison de Fleury Merogis.
Nous sommes le quinze août 1983. Le soleil est de plomb.
Adèle aime ce parc. C'est elle qui le lui a suggéré.
Il est beau, spacieux, certaines parties restent sauvages, d'autres maîtrisées.
Elle arrive innocente, mais il suffit qu'elle sente son pied dans l'herbe et qu'il soit nu, pour qu'elle l'imagine chaussé.
Les talons sont aiguilles, le cuir vernis, noir, et elle marche.
Nous sommes en janvier. Le parc est désert. La fin de l'après-midi.
Elle porte une robe noire légère, et encore le parc, la forêt.
Julien marche à côté d'elle.
Elle entend la voix qui lui parle, sa voix qui lui répond.
Des phrases dites. Elle entend le froid. Ils ne cessent de marcher.
Cette scène, elle l'imagine déjà, elle l'a pensée, elle l'écrit, elle la prépare, elle l'attend.
Le quatorze décembre elle appellera Julien et lui proposera d'aller au parc de Saint-Cloud.
Peut-être serait-il préférable qu'ils s'y rendent séparément.
Y être une heure avant lui et l'attendre.
Déjà elle repère les lieux. Elle les remplit de froid, d'humidité, de vide.
Peut-être les chaussures seront grises. Grises, ce mélange de noir et de blanc, c'est encore au plus près de la mort.

Elle relit ce qu'elle vient d'écrire et elle pense qu'elle devrait cesser.
Ecrire est tellement dérisoire face à l'amour.
Mais là, l'écriture est une part de la haine, l'enfermement a été une part de la haine, l'essentiel est qu'elle continue à le craindre et qu'elle garde de lui ce sentiment si cher : vouloir mourir encore.
D'ailleurs, elle commence à ne plus supporter ce prénom de Julien qu'elle lui prête pour ne pas le nommer, elle préfère dire : Dona prend une balle de revolver pour la faire pénétrer dans l'ouverture du barillet, elle le fait tourner jusqu'à ce qu'il se coince, la balle est prête, dans sa bouche elle sent le métal : je tire.

Un seul regret : je n'aurai pas connu avant de mourir le plaisir d'aimer cette femme.

Elle aurait été grande, elle aurait été Dieu, elle aurait su écrire, et puis elle en mourrait.

Je lui aurais dit de regarder la profondeur du rouge du rubis de sa bague, la blancheur de sa main, et que bientôt cette main serait une main de morte, encore plus belle, encore plus blanche. Et puis la bague toujours là, rehaussée par cette infinie beauté...

Je lui aurais dit de regarder sa bouche dans la glace, de caresser les lèvres et de les entrouvrir pour que je voie les dents, et de penser que cette bouche que je regarde vivante, je l'aime au point de la vouloir morte.

Elle aurait à jouer du piano, des journées entières assise, et c'est là que pour la première fois je la toucherais : sa nuque, ses cheveux, la douceur du visage, sa bouche, ne cesserait de jouer, ne pourrait plus, fermerait les yeux, prendrait cette main. Et puis son visage s'abandonnerait.

Il faudrait que je le caresse de plus en plus fort, le couvre des cheveux, le gifle.

Aux larmes.

J'avalerais les larmes. Et puis je lui dirais de partir, quitter la pièce, me laisser seule, m'attendre.
Un peu plus tard je viendrais la rejoindre et je porterais des chaussures.
Le cuir serait du daim, noir, et puis la peau très blanche et je remonterais...
Au travers de la soie je sens son corps. Il est nu sous la robe. Je prends les seins.
Les yeux sont fermés et je lui demande de les ouvrir car je vais lui faire mal.
Elle me dit que oui, qu'elle veut encore plus, qu'elle veut avoir mal, plus fort.
Elle veut mourir. Pour nous il n'y a que cela qui est l'amour.
Le reste n'existe pas.

L'amour, c'est la douceur du daim noir de ses chaussures, le contraste de ce noir et du blanc de sa peau, la profondeur de sa voix qui me dit : " encore plus fort ", la voix qui ne sera plus lorsque je l'aurai tuée, le goût légèrement amer du rouge à lèvres, les yeux ouverts encore vivants, les liens qui attachent les poignets aux barreaux de son lit, le couteau qui la pénètre, la bouche qui se crispe contre la mienne, le cri qu'elle n'aura pas poussé, le rouge à lèvres adouci par la salive, les yeux ouverts maintenant morts.

L'amour, c'est qu'elle ait été belle à tuer et qu'elle ait été tuée.

Je ne retirerai pas tout de suite le couteau de son ventre. Avec des ciseaux je couperai la soie de la robe pour atteindre l'endroit exact de la pénétration.

Son sang aura la couleur du rubis et je l'étendrai sur sa peau.

De nouveau je serrerai le bout des seins, mais ce sera sans la douleur. Et puis sans les serrer...
Longtemps.

L'amour, c'est la blancheur infinie de sa peau.

Cette blancheur je la garderai des heures. Elle me pénétrera. Elle ne peut plus me quitter.